Document generated on 06/06/2025 4:40 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Peaux de chagrins

Diane Vincent

Number 121, Spring 2009

La peau

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1624ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vincent, D. (2009). Peaux de chagrins. *Moebius*, (121), 89–102.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Diane Vincent

*Peaux de chagrins**

Quel corps!

J'ai connu Sandro alors que nous étions jeunes, beaux et surtout subjugués par l'enseignement initiatique de Petalo Suluepe, peintre corporel à Samoa. Sandro en est ressorti avec la passion du tatouage, un ensemble d'outils traditionnels néo-zélandais et un *moko*, dessin typiquement maori, sur son crâne rasé. Moi j'avais les poches pleines de poudres, de plantes et d'argiles, mais le corps indemne – ou presque. Après de nombreux détours qui nous ont menés jusqu'au Japon, je suis rentrée à Montréal et Sandro a prolongé son apprentissage pendant deux ans à Kyoto. Lorsque je l'ai revu, il était transformé, affichant l'insoutenable maîtrise de ceux qui ont côtoyé de nébuleuses déités. C'était en 1976.

Sa période japonaise tirant à sa fin, Sandro avait offert son corps au Grand Maître Kazuo Oguri. «Josette, j'ai besoin de toi», ai-je entendu au bout du fil. Il voulait que je l'aide à vivre l'expérience qui risquait d'être douloureuse. Je l'ai rejoint au Japon sans poser de questions: on ne refuse rien aux Sandro de la terre. En 49 jours, le Maître exécuta une œuvre magistrale sur ce corps parfait, mi-européen, mi-aztèque, toujours cuivré.

De l'épaule droite à l'extérieur de la cuisse gauche, les branches effilées d'un prunier en fleurs se déploient dans la plus pure tradition *Nihonga*. La beauté du dessin est remarquable et on reconnaît la touche du Maître aux nuances rosées des fleurs. Peu d'artistes parviennent à incruster dans la peau des teintes aussi subtiles.

Le temps est assassin, il tue parfois les fidélités. Sandro et moi nous étions vus de loin en loin au cours des dernières années. Il a sonné à ma porte, un soir banal de novembre, il y a quelques mois à peine, alors que la première neige tombait sur le Chinatown (air connu). Il avait l'allure d'un triste yéti, engoncé dans un immense manteau mongol, une tête de père Noël et un sourire à faire damner un monastère complet de nonnes tibétaines. Un sourire qui, pour moi, sonnait faux. Il a pris mes mains dans les siennes et m'a soufflé à l'oreille :

— Josette, ma prêtresse, j'ai grand besoin de toi.

Une seule phrase et je retrouvais dans cette voix, dans cet accent latino ravageur et ce français encore trop académique, le personnage charismatique autant que l'ami très cher. Il est entré et, sans même penser à me demander s'il me dérangeait ni autre futilité, s'est dirigé vers ma chambre de torture, se débarrassant de ses vêtements en marchant. Il connaissait les aires de la maison.

Cette maison achetée en signe ostentatoire de ma sédentarisation dans les années 1980 est typique du quartier : devant le parc Jeanne-Mance, avenue de l'Esplanade, c'est une de ces grandes maisons en enfilade et plutôt sombres, mais aux devantures magnifiques. J'habite le troisième étage. L'intérieur est plus exotique, notamment parce que j'y ai aménagé un véritable spa-laboratoire, avant que ce soit tendance. Il fallait bien que je gagne ma vie. Depuis, j'ai pu ouvrir un cabinet pour recevoir mes clients, boulevard Saint-Joseph, et ma « chambre de torture », comme mes proches l'appellent, leur est réservée. Sandro savait tout cela.

Je n'avais pas vu Sandro depuis au moins un an, peut-être trois, et de le voir dans cet état me chavirait. Il était là, magnifique, abandonné entre mes mains. Quand je dis qu'il était entre mes mains, ce n'est pas une image. Sandro était étendu sur ma table de massage et il reposait, confiant, pendant que je faisais mon travail. Et du travail, il y en avait ! Les nerfs tendus, des cailloux plein les muscles, mais ce n'était pas le pire…

Son corps avait la même puissance qu'autrefois et sa peau n'avait rien perdu de son lustre, malgré la soixantaine annoncée. Mais quelqu'un avait joué méchamment sur

son dos, saccageant l'œuvre. Ce que j'avais pris pour une simple peine d'amour quelques minutes plus tôt prenait des allures de vengeance ou d'ultimatum. Était-il venu voir l'amie de toujours, la guérisseuse patentée ou la consultante occasionnelle en matière épidermique pour la police de Montréal? Les trois peut-être?

— Mais qu'est-ce qu'on t'a fait? Qu'attends-tu de moi? ai-je demandé en silence.

J'avais tellement de questions, mais tellement peur des réponses!

J'ai traité Sandro pendant plus d'une heure, en commençant par des manœuvres apaisantes pour prendre un ascendant sur ses démons. Puis, du bout des doigts, j'ai massé les cicatrices avec de l'hélycrise pour en atténuer les enflures, usé d'une pommade de gingembre et d'huile de sésame pour désinfecter les plaies et appliqué des pierres chaudes pour dénouer le tout. Selon mon évaluation, les cicatrices remontaient à une quinzaine de jours. Les plaies étaient suturées mais encore très rouges, et il y avait çà et là des foyers d'infection. Les traits, comme de profondes griffures, avaient été faits avec un outil tranchant à plusieurs griffes, comme une fourchette aux pointes acérées, et faisaient des encoches par endroits, comme si la main, appuyée trop fortement dans la chair, s'était embourbée. Cela n'avait rien à voir avec la technique utilisée pour faire des scarifications propres (pour autant que ça puisse l'être); c'était des traits prononcés en va-et-vient comme pour biffer le dessin original. Et puis, il y avait cette masse encore plus ravagée, comme une grosse brûlure, sur l'omoplate droite. Celui qui avait fait ça savait ce qu'il faisait. Celui ou celle d'ailleurs, une femme aurait pu faire ce gâchis, pour peu que mon colosse ait été réduit à l'impuissance auparavant. Chose certaine, cela avait été fait sans le consentement de Sandro.

Je laissai mon ami endormi et allai me coucher, ce qu'il restait de nuit porterait conseil. J'avais besoin de retrouver Alejandro «Sandro» Xochitl dans les méandres de mes souvenirs pour me rasséréner et tenter d'y voir clair.

Comment oublier notre première rencontre. Du haut de mes 22 ans, j'avais intégré un groupe de botanistes qui travaillaient sur les propriétés antiseptiques d'une

argile rouge à Samoa, et quand j'arrivai au campement, à la fin d'une journée dans la jungle, un collègue me dit qu'on avait un visiteur, un jeune hippy latino défoncé aux noix de bétel qui avait au hasard choisi ma tente pour s'effondrer. Furieuse et curieuse, j'entrai dans la tente, prête à expulser l'intrus *manu militari*. L'histoire fut tout autre. Sandro était étendu sur mon sac de couchage dans un état comateux et, à la vue de ses pieds et de ses jambes, je compris qu'il avait été assailli par une variété vorace de fourmis blanches. Le temps était venu de tester l'efficacité de l'argile. J'en fis une pommade avec quelques gouttes d'eucalyptus dans une huile de coco et l'appliquai sur ses plaies. Dieu qu'il était beau! Alors, poussant mon zèle un peu plus loin, je m'affairai à nettoyer son corps crasseux avec une eau d'hibiscus et le massai longuement. Il ne revint à la vie que tard dans la soirée, un peu paumé mais déjà charmeur.

— Je ne savais pas que ce Club Med offrait un tel service aux chambres!

— Seulement aux clients qui ont d'abord brandi leur American Express Gold, répondis-je.

— J'avoue que j'en ai profité un peu. Cela fait déjà un moment que j'ai émergé.

— Alors je suis démasquée. Vous savez que j'ai abusé sauvagement de votre pauvre corps sans défense!

— Pas si sauvagement que ça! J'aurais pu en supporter davantage.

Je lui proposai de l'eau fraîche et lui racontai comment j'avais pansé ses blessures. Il m'en remercia, coquin. Puis, il me raconta tout, de sa naissance à ce jour. Nous avons parlé pendant des heures de nos passions et de ses excès, et au matin, nos routes se superposaient.

Sandro était fasciné par les décorations corporelles, je me spécialisais dans les manipulations et les potions curatives ou bienfaisantes. Notre passion pour la peau nous réunissait, à des phases différentes, celle de l'exultation et souvent de la douleur pour lui et celle de l'apaisement pour moi. Nous nous faisions confiance. Il savait que tant que j'étais dans les parages, il pouvait tester les drogues et les décoctions, les incisions et les initiations, je le remettrais

sur pied. Je savais qu'avec lui à mes côtés, personne n'oserait malmener cette Nord-Américaine trop curieuse.

Pendant une douzaine d'années, entre ses études en ethnologie à Paris et mes stages divers en « épidermologie », tous les prétextes furent bons pour que l'un rejoigne l'autre dans une jungle ensorcelée, un désert inhospitalier ou une ville surexcitée, un peu partout dans les îles du Pacifique, en Asie et au Mexique bien sûr où je rencontrai la tribu Xochitl au grand complet. Mais d'engagement, jamais. Nous étions complémentaires, pas fusionnels.

Nos expéditions prirent à peu près fin lorsque Sandro accepta un poste au Musée du tatouage d'Amsterdam. Il y resta près de quinze ans au cours desquels il jumela ce travail à une pratique de maître tatoueur. C'est lors d'une de ses rares visites à Montréal qu'il rencontra Gabriel Marshall, de treize ans son cadet, et qu'il le ramena en Hollande. Gabriel, percussionniste de profession, faisait un stage dans une tannerie parce qu'il voulait connaître les propriétés de différents types de peaux pour fabriquer des tam-tams. Par hasard, nous passions par là ; en réalité, nous avions fait un détour parce que Sandro voulait acheter une peau animale pour tester une nouvelle encre. Gabriel rentra avec nous à Montréal et quelques jours plus tard, le couple partait pour Amsterdam. Une histoire classique d'amour, de migration et de mouvance dans un monde un peu marginal.

Sandro et Gabriel étaient installés depuis près de quatre ans dans une maison de campagne à Dunbrook, dans la région du Haut-Saint-Laurent. La lassitude d'une vie sous pression pour l'un, le mal du pays pour l'autre. Depuis leur installation, Sandro et moi nous étions vus à quelques reprises à Montréal, mais je n'avais jamais pris le temps de me rendre à la ferme.

Plus de trente ans après notre première rencontre, Sandro était là, dans la chambre à côté, le corps meurtri et l'âme égratignée. Malgré moi, j'acceptais qu'il vienne encore m'emmêler à son destin.

Au petit matin, c'est l'odeur de l'expresso qui me réveilla. Et le bruit. Sandro avait improvisé des « variations pour homme seul sur batterie de cuisine ». J'avais oublié que l'heure venue, il n'était pas patient. Je me levai et

sitôt la tête dans le cadre de porte, je trouvai une question brillante pour ouvrir la conversation.

— Qui t'a fait ça?

*

— Est-ce que le fait de le savoir réparerait le dégât? répondit Sandro avec sa logique implacable.

— Non, mais ça me permettrait de trouver le bon ton. Je te plains ou je t'engueule?

— Tu crois que j'ai une tête à me faire engueuler?

— Non, mais la compassion, ça se mérite, répondis-je en rigolant. Je ne peux pas la gaspiller avec le premier gringo écorché venu.

— Alors, économise-la. Je ne suis ici que pour tes précieux onguents.

— Et mes mains magiques.

— Et pour tes mains magiques. Mais de grâce, tais-toi, femme blanche.

— Seulement pour te laisser parler. Alors, qui t'a fait ça?

— Je ne le sais pas et ne le saurai probablement jamais. Une mauvaise rencontre avec des voyous. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Je passai sous silence le fait que son œuvre était irrémédiablement détruite parce que Sandro détourna vite la conversation.

— Je suis inquiet pour Gabriel. Il ne va pas bien.

— Pas bien comme malade ou pas bien comme déprimé?

— Malade, déprimé, je ne sais pas. Il rumine quelque chose.

— Depuis quand?

— Ah, je dirais depuis l'été dernier. Il lui est arrivé deux fois de se perdre en rentrant du bistro où il accompagne un trio de jazz à l'occasion, prétextant une vague histoire de sommeil incontrôlable et d'amnésie.

— Tu penses à quoi? Un excès de dope ou un trip de cul avec un éphèbe pré-pubère?

— Impossible. Ni pour la drogue ni pour l'éphèbe. Tu connais Gabriel, la plus débridée de ses consommations

est le thé blanc Yin Zhen. Et je t'assure, si c'était une histoire de cul qui le tarabiscotait, il me l'aurait dit, Josette, nous n'en sommes plus là! D'ailleurs, nous nous sommes mariés en septembre et nous nous réjouissons de partir pour Mexico à Noël et d'y passer l'hiver.

Si les circonstances avaient été différentes, j'aurais fait des blagues, offert mes vœux les plus sincères et félicité les vieux amants pour cet engagement sur le tard. J'aurais surtout relevé le fait qu'il aurait au moins pu me mettre au courant de ce grand événement et que, tant pis, ils n'auraient pas de cadeau. Mais ce n'était pas le moment. Je n'avais pas idée de ce qui arrivait à Gabriel, mais j'étais ébranlée par le vandalisme dont Sandro avait été victime.

— Et toi, c'est arrivé quand?

— Il y a deux semaines exactement, un jeudi. Une étrange journée. J'avais un rendez-vous avec un client potentiel dans l'après-midi et Gabriel jouait en soirée à Valleyfield. Il était donc clair qu'on ne se reverrait pas avant tard dans la nuit. Je suis allé à l'adresse indiquée, à Longueuil, mais je n'avais pas le bon numéro alors j'ai cherché un peu. Et je ne me souviens plus de rien. Je me suis réveillé sur un banc au carré Dominion le vendredi matin. J'avais horriblement mal, mais je croyais que j'avais simplement été tabassé. J'ai pris un taxi jusqu'à mon auto – elle était là où je l'avais laissée – et je suis rentré à la ferme. Je ne te raconte pas le trajet en voiture, j'avais le dos en feu et la tête dans un étau. Mais je n'avais rien de cassé et pas de douleurs internes; je pensais que je m'en étais bien tiré. Ce n'est que lorsque j'ai pris une douche que j'ai constaté le désastre. En plus, Gabriel n'était pas là, et ça m'a irrité, je l'avoue.

J'ai alors téléphoné à Sébastien, le saxo du groupe chez qui Gabriel échoue quand il est trop fatigué pour rentrer. Son étonnement m'a affolé: «Il a joué son set et il est parti tout de suite après.» J'ai appelé les autres musiciens, les amis, la police – ils ont rigolé –, les hôpitaux, aucune trace de Gabriel. Il est rentré vers midi et m'a raconté une histoire de malaise qu'il avait ressenti alors qu'il revenait à la maison. Il s'était rangé sur le côté de la route et avait dormi un bout. Puis il avait roulé jusqu'à la maison, pas très en forme, mais comme il était sain et sauf, mon histoire

supplanta la sienne. Je lui ai montré mon dos – qui était nettement plus spectaculaire que ce que tu as vu hier –, et nous avons oublié le reste. Dans les jours qui ont suivi, Gabriel est passé de la catatonie à la compassion puis à la colère, mais nous étions d'accord sur l'inutilité de déclarer l'agression à la police. Et puis samedi dernier, Gabriel a de nouveau eu un égarement. Il avait un set en soirée et devait rentrer tout de suite après. À 7 h pile dimanche matin, n'y tenant plus, j'ai réveillé un à un tous les musiciens du groupe, puis j'ai pris l'auto pour suivre le chemin jusqu'au bar. Je ne l'ai pas croisé en route et son auto n'était pas dans le stationnement. Je suis revenu à la maison et il est arrivé encore une fois vers midi. Même mise en scène, même texte.

J'avais laissé parler Sandro sans l'interrompre pour connaître les grandes lignes, mais les zones d'ombre s'étaient multipliées au fur et à mesure de son récit. En gros, on avait une agression sauvage, deux malaises inexpliqués et des comportements contradictoires. Je ne connaissais pas très bien Gabriel, mais je l'avais toujours vu comme un être direct et franc – ce qui est idéal pour s'attirer des ennuis. Il pouvait aussi être impulsif et s'investissait totalement dans ce en quoi il croyait, ce qui était aussi bon pour se mettre dans le pétrin. Mais à bien y penser, une zone d'ombre émanait de lui, sur laquelle je ne m'étais jamais attardée parce que j'étais tournée vers le soleil Sandro.

— Est-ce que tu crois que tous ces événements sont l'effet du hasard ?

— Oui. Honnêtement, je ne vois pas de lien entre ce qui m'est arrivé et ce qui est arrivé à Gabriel.

— Reprenons les choses une à une. Pour ton agression, t'as reçu aucun signe, aucun avertissement, aucun billet expliquant pourquoi on t'a fait ça ?

— Non, rien.

— Et le rendez-vous manqué ?

— Je ne sais rien de plus. Et je n'ai aucun souvenir précis.

— Donc, t'as pas d'indice. T'aurais pas mis les pieds sur une mine antipersonnel sans le vouloir ?

— Probablement, mais je ne sais ni où ni quand. Juré. Je ne te cache rien.

— Pour Gabriel non plus?

— Rien. Il a affirmé avoir pris de l'eau minérale toute la soirée et n'avoir rien mangé, donc on a exclu l'empoisonnement ou l'excès d'alcool. Je lui ai demandé où exactement il avait rangé la voiture sur le bord de la route et il m'a raconté un bobard.

— Tu lui as dit que tu avais fait la route en sens inverse?

— Oui, mais il a répondu que j'avais dû le rater, qu'il avait garé la voiture en retrait; il s'est emmêlé dans ses explications et est devenu agressif. Je lui ai avoué que j'étais inquiet, qu'il fallait qu'il me dise la vérité. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de vérité, juste des suppositions, et que je ferais mieux de m'occuper de moi. Il a finalement promis d'aller passer des tests d'hypoglycémie à l'hôpital à notre retour du Mexique. Je crains quelque chose de plus grave, neurolepsie, Alzheimer. Et je crois que Gabriel y pense aussi et que ça l'inquiète.

Étant de nature plus lucide que lui et ayant observé divers «crimes et châtiments» depuis quelques années, j'avais tendance à inclure dans la liste des ennuis de santé ceux causés par des humains malveillants.

— Et Gabriel, qu'est-ce qu'il a dit en voyant ton dos?

— À part les formules de compassion d'usage, rien. Mais il n'était pas très bien et il a vomi dans les minutes qui ont suivi.

— Et tu crois que c'est à cause de son état de santé?

— Réaction normale s'il est malade. À cela s'ajoute la vue du sang probablement.

— Et tu lui as raconté quoi sur ton agression?

— J'ai dit que j'avais été la proie de jeunes en mal d'action.

— Il t'a cru?

— C'est ce qu'il m'a semblé.

— Et toi, tu y crois, à ton explication?

— J'essaie.

— As-tu déclaré la deuxième disparition de Gabriel à la police?

— Oui. Ils ont posé des questions, pris des notes et fait des commentaires: «Ah, c'est encore vous. Faudrait le mettre en laisse votre gars.» Ha ha ha!

— Toujours aussi coopératifs, les flics!

— Surtout avec des homos nouvellement mariés, dont l'un a un accent étranger et une allure de Cheyenne.

Je ne pouvais pas concevoir que Sandro ne sache rien de rien sur rien. J'aurais bien aimé déclencher le bouton «alerte» mais, connaissant l'homme, je devais composer avec le bouton «pause». Sandro fait partie de ces gens guidés par la confiance dans la vie et l'au-delà. La force inéluctable du destin fait en sorte que chacun est là où il doit être. Gabriel et lui suivaient leur route. N'empêche que...

— Sandro, faut qu'on trouve quelque chose qui puisse nous mettre sur une piste.

— Nous? Non, Josette, je suis venu ici pour que tu t'occupes de mon dos, pas du reste. Je n'ai pas besoin que tu joues au détective amateur.

— Ben évidemment! Mais réponds à ma question. As-tu un indice? Le moindre accroc à votre vie bien réglée ferait l'affaire.

— Écoute, on côtoie ce qu'il est convenu d'appeler des marginaux, moi surtout, avec ma pratique. Mais je ne vois rien en particulier qui mérite un tel châtiment.

Dans son genre, Sandro était un naïf. Il ne pouvait pas concevoir qu'on lui veuille du mal. Et encore moins à Gabriel qui était, à ses yeux, un clone de l'archange du même nom. C'est pourquoi il ne pouvait envisager que l'hypothèse du problème médical. J'étais moins naïve: je ne croyais pas que Gabriel ne carburait qu'au thé, fut-il japonais et hors de prix, et je n'étais pas tentée de retenir qu'il nous développait doucement un Alzheimer précoce. J'avais besoin d'en savoir plus pour trouver un fil à suivre, n'importe lequel. Je pris le chemin le plus long, celui de la digression.

— Dis-moi, Sandro, on n'en a jamais parlé sérieusement. Pourquoi avez-vous quitté Amsterdam?

— J'en ai eu marre parce que le travail était devenu de plus en plus *hard*. Au musée, plus rien ne bougeait, les projets de développement étaient suspendus faute de fonds, et quelques musées généralistes européens avaient présenté des expos intéressantes sur un ensemble de pratiques corporelles plus diversifiées que le simple

tatouage, ce qui nous rendait moins attirants. De plus, le nouveau directeur n'appréciait pas beaucoup que j'en sache plus que lui sur le sujet. Et pas qu'un peu! C'était un ignare borné et prétentieux.

— Tu lui as dit?

— Oui, et dans des termes plus crus. Il a crié qu'il aurait ma peau devant le conseil d'administration.

— C'est ça qui vous a décidés à partir?

— Pas uniquement. Je n'aimais plus ma pratique non plus. Les jeunes que je voyais se faire tatouer étaient de plus en plus jeunes, voulaient des interventions de plus en plus *hard* et plusieurs affichaient une attirance pour la douleur que je ne pouvais plus supporter. Des fils de bourgeois qui ont tellement peu trimé dans leur vie qu'ils ont besoin d'extrêmes, *trash*, *gore*, *Jackass* et compagnie pour se rendre compte qu'ils existent. Ou bien j'étais confronté à la tendance inverse: des jeunes qui me demandaient, à moi, tu te rends compte! des dessins mièvres du type «Loulou pour la vie» dans un cœur transpercé. J'ai été formé à des écoles traditionalistes qui donnent un sens plus profond à tout cela.

— C'est leur arrogance qui te dérangeait?

— Non. Les nouveaux guerriers maoris aussi sont arrogants. C'est plus le côté *flash*, superficiel. L'ignorance aussi. Mais en te disant ça, je m'aperçois que je fais vieux croûton.

Je ne relevai pas l'affirmation. Comme vieux croûton, j'avais vu pire. Mais je retrouvais là mon Sandro: il pouvait avoir une certaine admiration pour des «guerriers», aussi brutaux fussent-ils, pourvu qu'ils affichent un code d'honneur et un respect des traditions inébranlables. Par ailleurs, je devais admettre que la retraite à la campagne pourrait rapidement avoir raison de l'être passionné que j'avais connu. À ce rythme ralenti, il risquait juste de devenir terne. Il y a des êtres qui se retirent trop vite du monde et qui, sous couvert de retrouver l'essence de la vie au naturel, s'éteignent du dedans.

— En tout cas, t'étais tanné.

— Oui. Et puis j'ai tatoué sans le savoir le petit-fils de la reine Beatrix, ce qui m'a valu une série de désagréments.

— Elle a pas aimé?

— Elle n'a pas aimé. La monarchie n'a pas aimé, le protocole n'a pas aimé, les gardes du corps n'ont pas aimé. Pourtant, j'avais fait du beau travail.

— Il était majeur ?

— C'était le jour de son 18e anniversaire. Sur le plan légal, tout était réglo.

— Peut-être, mais c'était quand même un terrain miné. Et Gabriel, pendant tout ce temps-là ?

— Il travaillait tranquille à la fabrication de ses djembés. En plus d'être un percussionniste remarquable, il est devenu un artisan exceptionnel. À Amsterdam, il s'est concentré sur la réalisation de pièces uniques, sculptées et peintes à la main, recouvertes de peaux de chevreau bio. Il a joué avec quelques amis en privé ou en studio pour des enregistrements, mais n'a fait aucune apparition publique. Il disait à la blague qu'il ne voulait pas « être sur la photo ». Bref, il était nettement plus à l'abri de la violence que moi. Surtout qu'il vivait très en retrait de la vie excessive qui caractérise parfois cette ville. Contrairement à moi, Gabriel n'est pas un être très adaptable. En dehors de ses marques, il se replie. Il a bien essayé de joindre les rangs d'un groupe de pacifistes, mais ces histoires l'ont déprimé.

— Quand vous avez quitté Amsterdam, vous avez pas laissé de dettes derrière vous par hasard ? Des impayés en biens ou en services qui mériteraient un tel châtiment corporel ?

— Tu vois la reine mère engager un tueur à gages ?

— Tu ris, mais on doit rencontrer plus de loups que d'agneaux autour des châteaux.

— À ce que je vois, les couvertures de *Paris Match* ne t'impressionnent toujours pas !

— Eh non ! Donc vous faites vos bagages et vous vous installez à Dunbrook, comté d'Huntingdon. Pourquoi là, au fait ?

— Grâce à Internet, Gabriel a trouvé une fermette qui lui permettait d'élever quelques chèvres et de faire de la musique. Et comme je ne voulais plus travailler qu'occasionnellement, la campagne me convenait parfaitement.

— Mais tu travailles quand même beaucoup ?

— Pas beaucoup. Je donne quelques cours à McGill sur les rites de passage. Je poursuis aussi en dilettante mes recherches sur la décoloration de la peau.

Je savais de quoi il parlait. Ses recherches portaient sur la diversité, l'opacité et la stabilité des blancs dans les tatouages. Pour y parvenir, le tatoueur doit préalablement pâlir la peau, d'où le problème. Pendant que je me faisais cette réflexion, Sandro continuait.

— Et j'ai fait quelques tatouages à des personnalités célèbres qui me connaissaient de réputation. Même le chef des Purple Devils m'a contacté pour que je lui grave les couleurs de son clan dans le dos! J'ai refusé, prétextant que je ne travaillais pas sur ce genre de motifs.

— Il t'en a voulu?

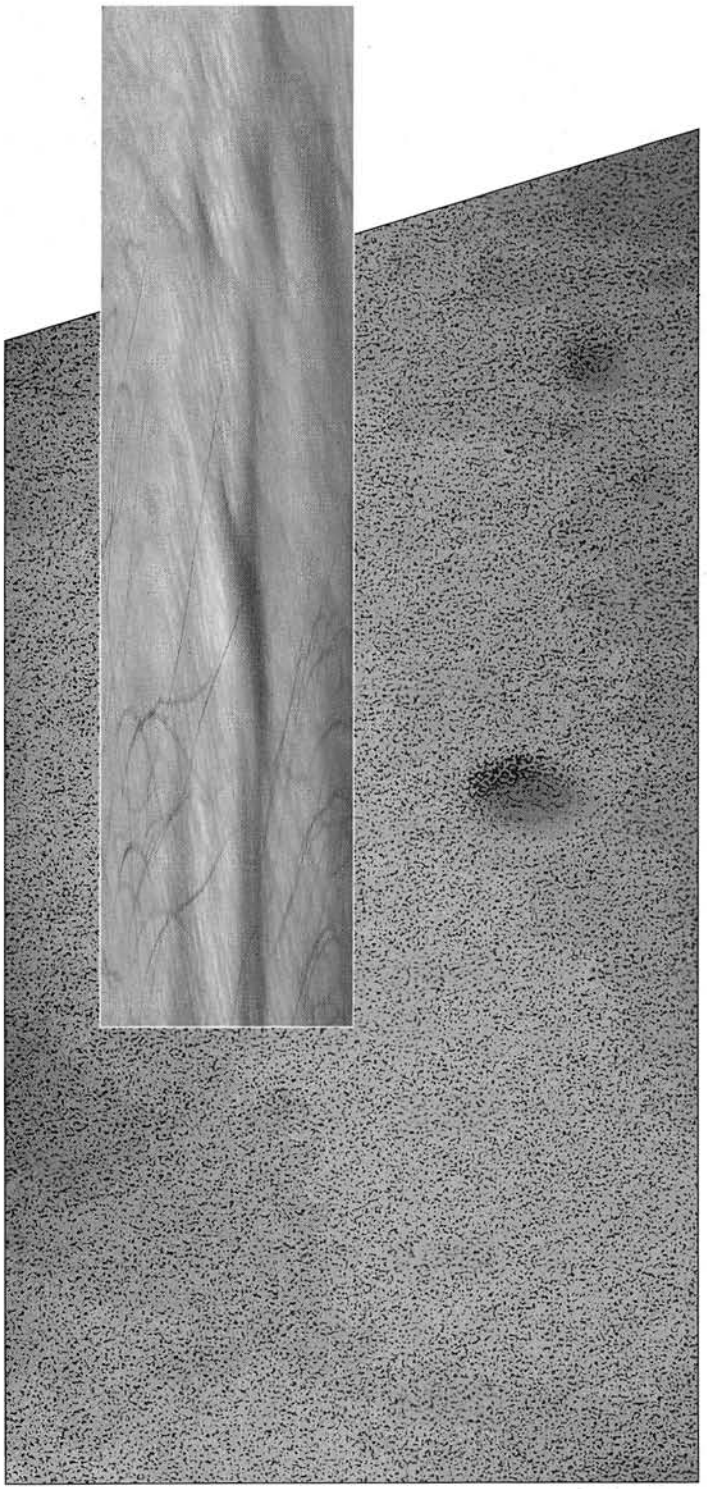
— Je ne pense pas, non. Il n'a pas donné suite en tout cas.

— Bon, maintenant, tu vas me dire ce que tu as fait depuis deux semaines. T'as quand même pas attendu passivement que quelqu'un vienne sonner à ta porte pour t'expliquer pourquoi il t'avait agressé? Dis-moi au moins ce que t'as trouvé!

Sandro prit de longues secondes avant de répondre.

— Je sais si peu de choses et je suis fatigué, Josette. Je rentre à la maison. Gabriel va s'inquiéter.

L'huître venait de se refermer. Il accepta *in extremis* que je prenne des photos de son dos meurtri, mais il refusa que j'applique de nouveau une pommade sur ses plaies. Entre ma dernière question et son départ, il ne s'était pas écoulé cinq minutes.

---

* Extrait d'un roman à paraître en 2009.